



FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

## „Licht und Schatten“

*Lumière et ombre* | Light and Shadow

- |    |  |  |      |
|----|--|--|------|
| 1  |  | <b>Die junge Nonne</b> D. 828 ( <i>Jacob Nicolaus Craigher de Jachelutta</i> )   | 4'52 |
| 2  |  | <b>Auflösung</b> D. 807 ( <i>Johann Mayrhofer</i> )  | 2'26 |
| 3  |  | <b>Die Allmacht</b> D. 852 ( <i>Johann Ladislaus Pyrker</i> )  | 5'05 |
| 4  |  | <b>2 Ländler</b> D. 366<br>No. 3 - No. 4 - No. 3 (bis), in A minor / <i>la mineur</i> / a-Moll   | 2'41 |
| 5  |  | <b>Der Einsame</b> D. 800 ( <i>Karl Lappe</i> )  | 4'11 |
| 6  |  | <b>Abendstern</b> D. 806 ( <i>Johann Mayrhofer</i> )   | 2'17 |
| 7  |  | <b>Normans Gesang</b> D. 846 ( <i>Adam Storck</i> )  | 3'26 |
| 8  |  | <b>Das Heimweh</b> D. 851 ( <i>Johann Ladislaus Pyrker</i> )   | 7'57 |
| 9  |  | <b>3 Deutsche Tänze</b> D. 820<br>No. 1 - No. 2 - No. 1 (bis) - No. 3 - No. 1 (ter), in A flat Major / <i>la bémol majeur</i> / As-Dur   | 2'28 |
| 10 |  | <b>Fülle der Liebe</b> D. 854 ( <i>Friedrich Schlegel</i> )  | 5'30 |
| 11 |  | <b>Des Sängers Habe</b> D. 832 ( <i>Franz Xaver von Schlechta</i> )  | 3'35 |
| 12 |  | <b>Auf der Bruck</b> D. 853 ( <i>Ernst Schulze</i> )   | 3'15 |
| 13 |  | <b>Im Abendrot</b> D. 799 ( <i>Karl Lappe</i> )  | 4'06 |
| 14 |  | <b>5 Deutsche Tänze</b> D. 783 (Op. 33)<br>No. 2 in D major / <i>ré majeur</i> / D-Dur - No. 4 in G major / <i>sol majeur</i> / G-Dur<br>No. 5 in B minor / <i>si mineur</i> / h-Moll - No. 6 in B flat major / <i>si bémol majeur</i> / B-Dur<br>No. 7 in B flat major / <i>si bémol majeur</i> / B-Dur | 3'46 |
| 15 |  | <b>Lied des gefangenen Jägers</b> D. 843 ( <i>Adam Storck</i> )  | 3'10 |
| 16 |  | <b>An mein Herz</b> D. 860 ( <i>Ernst Schulze</i> )  | 2'51 |
| 17 |  | <b>Wanders Nachtlied II</b> D. 768 (Op. 96, No. 3) ( <i>Johann Wolfgang von Goethe</i> )   | 2'04 |
| 18 |  | <b>Wiederseh'n</b> D. 855 ( <i>August Wilhelm Schlegel</i> )   | 3'05 |

Samuel Hasselhorn, *baritone*

Ammiel Bushakevitz, *piano Steinway-D*



Les années 1823-1828 furent parmi les plus fécondes de la brève vie de Schubert, qui mourut avant d'atteindre le seuil de sa trente-deuxième année. Pourtant, si on ose évoquer la notion d'un "style tardif" pour un artiste aussi jeune, on comprend combien la musique de ses ultimes années est splendide – comme si son expression artistique était réduite à son essence. Sans doute atteint de la syphilis en 1822 et apprenant un an seulement plus tard qu'il était condamné, il se mit à travailler frénétiquement, produisant une abondance de chefs-d'œuvre que nous connaissons tous. Aujourd'hui, deux cents ans nous séparent de ces dernières années qu'il passa derrière les opulentes façades de la Vienne Biedermeier : tout un monde ! Nous avons embarqué pour un voyage vers le passé pour interpréter et enregistrer des programmes de lieder de Schubert deux cents ans exactement après leur composition. Notre intention est de présenter un nouvel album tous les ans entre 2023 et 2028, systématiquement fondé sur des musiques et des poèmes écrits deux siècles avant l'année en question, et qui soit aussi le reflet de la vie de Schubert lui-même : notre projet harmonia mundi non seulement est une invitation à retourner dans le passé, mais il regarde aussi vers l'avenir !

Volume 2 : *Lumière et ombre* (1824-1825)

Avec sa réputation à Vienne qui croissait lentement mais régulièrement, Schubert était désormais au faite de ses facultés artistiques. Ses concerts avec le ténor Johann Michael Vogl étaient célèbres et, en 1825, il négociait avec quatre éditeurs. 1824 fut pourtant sans doute l'année la plus sombre de toute la vie de Schubert. Ses amis avaient quitté Vienne, il était déprimé et ressentait les effets physiques de sa maladie : "Je me sens l'homme le plus malheureux, le plus pitoyable de la terre. Imagine-toi un homme dont la santé ne sera plus jamais ce qu'elle a été et qui, par désespoir, rend les choses pires encore qu'elles ne le sont au lieu de les améliorer ; imagine-toi un homme, te dis-je, dont les espérances les plus brillantes ont été entièrement anéanties [...] et demande-toi si cet homme n'est pas misérable et malheureux."

L'année 1825 apporta cependant un peu de lumière dans sa vie. Il voyagea en Autriche avec son ami Vogl pendant l'été et sentit revenir la force et l'espoir.

SAMUEL HASSELHORN et AMMIEL BUSHAKEVITZ

[www.schubertzoo.com](http://www.schubertzoo.com)

**Rares** sont les compositeurs dont la musique semble autant refléter le caractère et l'état d'esprit de son auteur que celle de Franz Schubert. Clair et obscur, lumière et ombre s'y côtoient toujours, comme deux expressions opposées d'une seule et même émotion, qui se conditionnent et se complètent l'une l'autre telles les parties d'un tout indestructible. Elles dessinent le psychogramme d'un homme à la fois hypersensible et extrêmement instable, sans cesse ballotté entre euphorie et mélancolie, besoin d'action et profonde insécurité. Si cette dialectique fondamentale dans la nature de Schubert se lit dès les œuvres de sa jeunesse et de ses années de formation, elle s'intensifie encore considérablement à sa maturité. Dans ce contexte, les années 1824-1825 constituent une phase de bouleversement décisif, sur le plan tant biographique qu'artistique, entre crise et orientation nouvelle.

C'est particulièrement manifeste dans la lettre remarquable que Schubert adressa le 31 mars 1824 à son ami Leopold Kupelwieser, peintre viennois qui avait presque le même âge que lui et se trouvait alors à Rome pour ses études : "Je n'ai écrit que peu de nouveaux lieder ; en revanche je me suis essayé à plusieurs pièces instrumentales, et j'ai composé deux quatuors pour violons, alto et violoncelle [en *la* mineur D. 804 et en *ré* mineur D. 810] et un octuor [en *fa* majeur D. 803], et je veux encore écrire un quatuor ; c'est d'ailleurs pour me frayer, de cette manière-là, un chemin vers la grande symphonie." Ce qui sonne comme de l'ardeur créatrice, comme un nouveau départ accompagné de projets ambitieux était pourtant radicalement remis en question quelques lignes plus haut seulement : "En un mot, je me sens l'homme le plus malheureux, le plus pitoyable de la terre. Imagine-toi un homme dont la santé ne sera plus jamais ce qu'elle a été et qui, par désespoir, rend les choses pires encore qu'elles ne le sont au lieu de les améliorer ; imagine-toi un homme, te dis-je, dont les espérances les plus brillantes ont été entièrement anéanties, à qui le bonheur de l'amour et de l'amitié n'apporte plus que des douleurs, tout au plus, dont la passion (tout du moins celle qui est stimulante) pour la beauté menace de disparaître, et demande-toi si cet homme n'est pas misérable et malheureux. *Meine Ruh' ist hin, mein Herz ist schwer, ich finde sie nimmer u[nd] nimmermehr* ["Mon cœur est lourd, mon repos s'en est allé, je ne le retrouverai jamais, plus jamais", poème de Goethe mis en musique par Schubert dans *Marguerite au rouet (Gretchen am Spinnrade)*] – je peux chanter ainsi tous les jours, car chaque nuit, en allant me coucher, j'espère ne plus me réveiller, et chaque matin ne me rappelle que les tourments de la veille." Des paroles sombres, au bord de l'abdication de soi.

Cette apparente contradiction entre ces deux fragments d'une même lettre ne peut s'expliquer que par le contexte biographique de l'époque. D'un côté, la renommée artistique de Schubert ne cesse de croître ; mais, de l'autre, elle reste confinée dans une large mesure aux cercles musicaux semi-publics de Vienne – les "Schubertiades". Grâce à l'activité zélée de son ami chanteur Johann Michael Vogl, il se fait connaître au-delà de la région viennoise, mais uniquement en tant que compositeur de lieder, tandis que son œuvre instrumentale ne suscite, tout au long de sa vie, qu'un intérêt modéré de la part du public et des éditeurs. S'il participe activement aux nombreuses réunions du cercle représentatif d'amis et collègues musiciens,

admirateurs et mécènes, il se déclare las des beuveries toujours plus décadentes qui les accompagnent et se replie de plus en plus sur ses proches, sur lui-même et sur son art. Il est encore jeune – à tout juste vingt-sept ans –, mais il lutte depuis longtemps déjà contre les symptômes d'une syphilis qui progresse et menace de lui faire perdre ses forces et son courage.

Schubert ne vit des moments relativement heureux que pendant les mois d'été de ces deux années : comme en 1818, il passe la période de fin mai à mi-octobre 1824 au château de Zseliz en Hongrie (aujourd'hui Želiezovce, en Slovaquie), à l'invitation de la famille Esterházy, ce qui lui vaut, en plus d'être nourri et logé, des honoraire bienvenus comme professeur de musique de la jeune comtesse. Une prétendue amourette avec la jeune Caroline, âgée de douze ans, appartient en revanche au domaine des légendes tenaces sur la vie amoureuse de Schubert, déjà entourée de toutes sortes de secrets. Entre mai et septembre de l'année suivante, 1825, Schubert entreprend avec Vogl un long voyage en Haute-Autriche, afin de se reposer, du moins temporairement, des nombreuses épreuves que lui inflige sa maladie, à la faveur de longues promenades dans la nature.

Bien que Schubert ait quelque peu délaissé le lied à l'époque au profit d'un effort plus intense dans le domaine de la musique instrumentale, comme il le laisse entendre à Kupelwieser, une volonté d'innovation tout à fait significative se manifeste ici aussi. On le voit ainsi dans la recherche assidue de nouvelles impulsions poétiques, qu'il trouve, comme auparavant, aussi bien chez les grands hommes de lettres de son temps que chez les innombrables figures secondaires et poètes occasionnels – en particulier chez son ami intime Johann Mayrhofer, dont la langue imagée et la diction musicale l'ont considérablement inspiré. Mais aussi dans l'abandon du modèle strict du lied strophique au profit de formes *durchkomponiert*<sup>1</sup>, qui permettent une plus grande liberté dans le traitement de l'atmosphère changeante des vers, ainsi que dans l'approfondissement général de l'expression grâce à un enrichissement du vocabulaire mélodique et harmonique. On constate enfin une émancipation marquée de l'accompagnement pianistique, qui ne se contente plus de porter les mots, mais prend part à leur exégèse de manière beaucoup plus autonome, parfois même avec une surprenante obstination.

La plupart des lieder de la présente anthologie ont été écrits en dehors de ces villégiatures estivales, pendant les mois d'hiver et de printemps de ces deux années à Vienne. Leurs thèmes tournent principalement autour des motifs typiques de l'époque que sont la nostalgie et la solitude, mais touchent également aux aspects fondamentaux de la quête du moi, de la relation métaphysique entre l'homme et la nature, entre l'individu et l'humanité dans son ensemble. Deux exemples illustrent la diversité des moyens poétiques et musicaux utilisés pour traiter ces motifs, où ombre et lumière s'entremêlent étroitement : dans le lied *Auflösung*

---

1 Littéralement : composition continue. Signale une forme qui suit le déroulement du texte, en évitant les sections et motifs répétés.

(*Dissolution*) sur un poème de Mayrhofer, composé en mars 1824, quelques jours seulement avant la lettre à Kupelwieser citée plus haut, le “moi lyrique” cherche à s’opposer à l’agitation de l’âme suscitée de l’extérieur pour retrouver la maîtrise de soi, le calme intérieur et l’harmonie. Schubert symbolise son attitude tout à fait combative par une conduite emphatique de la partie vocale et un accompagnement de piano motorique pressant, fait de trémolos *ostinato* et d’accords brisés rapides, qui se dirigent ensemble vers l’impératif central du poème : un “Geh’ unter Welt” (“disparais, monde”) catégorique. La tension nerveuse se relâche ensuite dans un bref épilogue qui, s’achevant *pianissimo*, amène sous la protection tant attendue des “doux chœurs éthérés”. Les moyens d’expression du lied sur le célèbre poème de Goethe de 1780, *Wandriers Nachtlied*, que Schubert écrit juste avant son départ pour la Hongrie, le 25 mai 1824, sont tout à fait différents, car complètement non dramatiques. Des accords amples et doux dans le registre grave du piano forment un prélude de deux mesures, créant une atmosphère transcendante et un vaste espace de repos pour la partie vocale écrite sans affectation, presque comme un récitatif. Aucun doute : ici, le combat du sujet a été mené à bien, le but est atteint. Les ombres de la nuit ont perdu tout caractère menaçant et sont devenues le symbole de la lumière où baigne la paix éternelle de l’âme.

Il est à noter que l’interaction ambivalente de l’ombre et de la lumière n’est pas uniquement un trait de l’art du lied chez Schubert, mais qu’elle se retrouve comme caractéristique dans tous les genres de son œuvre. Même dans les nombreuses compositions de circonstance, les petites pièces pour piano et les danses, comme les différentes séries de brefs ländler et danses allemandes, pour la plupart composées dans l’environnement serein de Zselíz, il y a toujours des sonorités pensives, des nuances mélancoliques plus sombres que ne le voudrait le genre. Elles aussi sont l’expression de la psyché sensible de leur auteur et le reflet de ses états d’âme extrêmement fragiles.

ROMAN HINKE

Traduction : Dennis Collins



The years 1823-28 were among the most productive in the short life of Schubert, who died before reaching the threshold of his thirty-second year. Yet, if we dare invoke the notion of 'late style' for so youthful an artist, we realise just how glorious the music of Schubert's final years is, a distillation of his creative voice to its very essence. Probably stricken with syphilis in 1822 and finding out just a year later that he was doomed, the composer worked frenetically, producing in abundance the masterpieces we are all familiar with. Today, two hundred years separate us from those last years he spent behind the opulent façades of Biedermeier Vienna: a whole world! We have embarked on a journey back in time to perform and record programmes of Schubert's songs exactly two hundred years after their composition. We intend to present a new album every year between 2023 and 2028, which will be systematically based on music and poetry written in the parallel year two centuries ago, and also mirrors Schubert's own life: more than an invitation to return to the past, our harmonia mundi project also looks to the future!

#### Volume 2: *Light and Shadow* (1824/25)

With his reputation in Vienna growing slowly but steadily, Schubert was now at the height of his artistic powers. His concerts with the tenor Johann Michael Vogl were renowned and by 1825, he was negotiating with four publishers. Yet 1824 was perhaps the darkest of Schubert's entire life. His friends had left Vienna, he was depressed and feeling the physical effects of his illness: 'I feel I am the most unhappy, most wretched man in all the world. Imagine a man whose health will never be right again, and who in sheer despair on that account constantly makes things worse instead of better; imagine a man, I say, whose most glittering hopes have come to naught . . . and ask yourself whether that man is not wretched and unhappy indeed.'

The year 1825, however, brought light into Schubert's life. He travelled throughout Austria with his friend Vogl during the summer and felt his powers and his hopes returning.

SAMUEL HASSELHORN and AMMIEL BUSHAKEVITZ

[www.schubertzoo.com](http://www.schubertzoo.com)

There are few composers whose music seems to reflect the character and emotional state of its creator as clearly as that of Franz Schubert. Light and darkness, brightness and shadow always sit there cheek by jowl, like two opposing manifestations of one and the same emotion, which condition and complement each other like the two parts of an unbreakable whole. They trace the psychogram of a highly sensitive yet extremely unstable personality, constantly tossed back and forth between euphoria and melancholy, dynamism and deep insecurity. Although this basic dialectic in Schubert's character may already be perceived in the works of his youth and prentice years, its impact intensifies considerably in his maturity. Against this background, the years 1824/25 in particular represent a decisive phase of upheaval, both biographical and artistic, poised between crisis and reorientation.

This becomes particularly obvious in the remarkable letter that Schubert wrote on 31 March 1824 to his friend and almost exact contemporary, the Viennese painter Leopold Kupelwieser, who was studying in Rome at the time: 'I have done little new in the way of songs,' he writes, 'but have tried my hand at several instrumental works, for I have composed two quartets for violins, viola and violoncello [i.e. the string quartets in A minor D804 and in D minor D810, 'Death and the Maiden'] and an octet [D803], and I want to write another quartet; in fact, I intend to pave my way to the grand symphony in that manner.' Yet what sounds like creative fervour, like a new departure in pursuit of lofty projects, has been fundamentally called into question just a few lines earlier: 'I feel I am the most unhappy, most wretched man in all the world', Schubert confesses. 'Imagine a man whose health will never be right again, and who in sheer despair on that account constantly makes things worse instead of better; imagine a man, I say, whose most glittering hopes have come to naught, for whom the happiness of love and friendship has nothing to offer but pain, at best; whose enthusiasm (at least of the stimulating kind) for beauty threatens to fade – and ask yourself whether that man is not wretched and unhappy indeed. "My peace is gone, my heart is sore; I'll find them never, ah, nevermore"<sup>1</sup> – thus I may sing every day now, for each night, when I go to sleep, I hope not to waken again, and each morning merely recalls yesterday's grief.' Gloomy words that come very close to self-abandonment.

This apparent contradiction between two consecutive passages of the same letter can probably be explained only by the biographical circumstances of the time. On the one hand, Schubert's artistic reputation was growing steadily, but on the other, it remained largely confined to the semi-public domestic musical circles in Vienna known as 'Schubertiads'. He was becoming better-known outside the Austrian capital, thanks to the assiduous efforts of his singer friend Johann Michael Vogl in particular, but such recognition applied only to his songs, while his instrumental works encountered no more than moderate interest from audiences and publishers in his lifetime. On the one hand, he took a lively interest in the numerous gatherings among

---

1 'Meine Ruh' ist hin, / Mein Herz ist schwer; / Ich finde sie nimmer / Und nimmermehr' – the opening lines of Goethe's 'Gretchen am Spinnrade' (from *Faust*), which Schubert set in 1814 (D118). (Translator's note)



the representative circle of his friends and professional colleagues, admirers and patrons; on the other, he declared himself weary of the increasingly decadent carousing that followed these social events and fell back more and more on his closest confidants, on himself and his art. On the one hand, he was still young, just twenty-seven; on the other, he had long been battling the symptoms of an advancing syphilitic infection that threatened to rob him of his strength and will to live.

Schubert enjoyed relatively happy moments only in the summer months of both years: as had been the case in 1818, he spent the period from late May to mid-October 1824 at Zseliz Castle in Hungary (now Želiezovce, Slovakia) at the invitation of the Esterházy family, which brought him not only free board and lodging, but also a welcome fee as music tutor to the two young countesses. An alleged flirtation with the eighteen-year-old Caroline, on the other hand, belongs to the realm of the persistent legends about Schubert's love life, already shrouded in all kinds of mystery without such accretions. Between May and September of the following year, 1825, he and Vogl made an extensive trip through Upper Austria to help him recover, at least temporarily, from the multiple afflictions caused by his illness, with the help of long hikes in the countryside.

Although Schubert's song output had diminished considerably at this time in favour of a more intensive focus on instrumental music, as he indicated to Kupelwieser, there too a significant innovative thrust is evident. This can be seen, for example, in the increased search for new poetic stimuli, which he found, as before, both in the great writers of his day and in the countless minor figures and occasional poets – above all in his close friend Johann Mayrhofer, whose vivid language and musical diction were a significant source of inspiration. It is also perceptible in the fact that Schubert largely abandoned the strict model of the strophic song in favour of through-composed forms, which permit far greater freedom in handling the changing moods of the verses, as well as in a general deepening of expression achieved by enriching the melodic and harmonic vocabulary. And, finally, he broke new ground with a sophisticated emancipation of the piano accompaniment, which no longer merely underpins the words, but takes an independent and sometimes even surprisingly headstrong part in their interpretation.

Most of the songs in this selection were composed far from the aforementioned summer retreats, in Vienna during the winter and spring months of 1824 and 1825. Their themes revolve predominantly around the motifs of longing and loneliness typical of the time, but also touch on the fundamental aspects of the search for the self, the metaphysical relationship between humankind and nature, between the individual and the world in its entirety. Two examples may serve to illustrate the different poetic and musical means used to express these motifs, in which light and shadow are closely interwoven: in *Auflösung*, a Mayrhofer setting composed in March 1824, just a few days before the letter to Kupelwieser quoted above, the poetic 'I' seeks to resist the soul's agitation, created by external factors, in order to regain self-control, inner peace and harmony.

Schubert symbolises the eminently combative nature of this reaction with emphatic vocal writing and an urgent, motoric piano accompaniment of ostinato tremolos and rapid broken chords, which together home in on the central imperative of the poem: a peremptory cry of ‘Geh unter, Welt’ (Perish, world). The nervous tension is then released in a terse epilogue which, as it fades away *pianissimo*, ushers us into the longed-for protection of ‘sweet ethereal choirs’. The expressive resources in the setting of Goethe’s famous poem of 1780 *Wandlers Nachtlied*, which Schubert composed immediately before leaving for Hungary on 25 May 1824, are entirely different, being wholly undramatic. Soft, slowly decaying chords in the lower register of the piano form a two-bar prelude, creating a transcendental atmosphere and providing a far-reaching expanse of calm for the unassuming, almost recitative-like vocal line. There can be no doubt: the subject’s battle has already been fought, the goal achieved. The shadows of night have lost all their threatening character and have become a symbol of the light of eternal peace that shines upon the soul.

Mark well, though: the ambivalent interplay of light and shadow is by no means a characteristic of Schubert’s song writing alone, but a characteristic idiom that runs through all the genres in his oeuvre. Even in the numerous occasional works, the smaller piano pieces and dances, such as the sets of Ländler and German dances recorded here (most of them composed in the cheerful surroundings of Zseliz), a pensive note repeatedly enters, in melancholy nuances darker than seems appropriate for the genre. They too are an expression of their creator’s delicate psyche and a reflection of his acutely fragile emotional world.

ROMAN HINKE

*Translation: Charles Johnston*



Die Jahre 1823 bis 1828 gehörten zu den produktivsten im Leben von Schubert, der verstarb, bevor er an die Schwelle zu seinem 32. Lebensjahr gelangte. Es ist also etwas gewagt, bei einem so jungen Künstler von einem „späten Stil“ zu sprechen, man stellt dabei aber fest, wie grandios Schuberts reifes Schaffen ist – als ob sich aus seinem künstlerischen Ausdruck dessen Essenz herauskristallisiert. Wahrscheinlich erkrankte Schubert 1822 an Syphilis, und nachdem er ein Jahr später wusste, dass er todkrank war, arbeitete der Komponist von *Der Tod und das Mädchen* wie im Rausch und schuf die Masse von Meisterwerken, die wir heute kennen. Zwei Jahrhunderte trennen uns von diesen letzten, hinter dem schönen Schein des biedermeierlichen Wiens verbrachten Jahren: Eine ganze Welt! Wir unternehmen den Versuch, in jene Zeit zurückzukehren und uns der Lieder von Schubert genau 200 Jahre nach ihrer Entstehung anzunehmen. So haben wir vor, zwischen 2023 und 2028 alljährlich ein neues Album zu präsentieren, das systematisch auf der Musik und den Texten gründet, die zwei Jahrhunderte vor dem jeweiligen Jahr geschrieben wurden: Unser harmonia-mundi-Projekt lädt also nicht nur zu einer Reise in die Vergangenheit ein, sondern blickt auch in die Zukunft!

Volume II: *Licht und Schatten* (1824/25)

Da sein Ruf in Wien stetig wuchs (seine Konzerte mit dem Sänger Johann Michael Vogl waren berühmt, und 1825 verhandelte er mit vier Verlegern), befand sich Schubert nun auf dem Höhepunkt seines künstlerischen Schaffens. Doch 1824 war vielleicht das traurigste Jahr in Schuberts gesamtem Leben. Seine Freunde hatten Wien verlassen und er war deprimiert und spürte die Auswirkungen seiner körperlichen Krankheit: „Ich fühle mich als den unglücklichsten, elendsten Menschen auf der Welt. Denk Dir einen Menschen, dessen Gesundheit nie mehr richtig werden will, u. der aus Verzweiflung darüber die Sache immer schlechter statt besser macht, denke Dir einen Menschen, sage ich, dessen glänzendste Hoffnungen zu Nichte geworden sind [...] und frage Dich, ob das nicht ein elender, unglücklicher Mensch ist?“ Das Jahr 1825 brachte jedoch Licht in Schuberts Leben. Im Sommer reiste er mit seinem Freund Vogl durch ganz Österreich und spürte, wie seine Kräfte und Hoffnungen zurückkehrten.

SAMUEL HASSELHORN und AMMIEL BUSHAKEVITZ

[www.schubertzoo.com](http://www.schubertzoo.com)

**Wie** bei nur wenigen anderen Komponisten scheint sich in der Musik Franz Schuberts Charakter und seelische Verfasstheit ihres Urhebers zu spiegeln. Hell und Dunkel, Licht und Schatten liegen in ihr stets dicht beieinander, wirken so, als seien sie zwei gegenläufige Ausprägungen ein und derselben Regung, die einander bedingen und ergänzen wie die Teile eines unverbrüchlichen Ganzen. Sie zeichnen das Psychogramm eines hochsensiblen, zugleich äußerst labilen Menschen, der immer wieder zwischen Euphorie und Schwermut, Tatendrang und tiefer Verunsicherung hin und her geworfen wird. Lässt sich diese fundamentale Dialektik in Schuberts Wesen auch bereits an den Werken seiner Jugend- und Lehrjahre ablesen, so intensiviert sich ihr Niederschlag in der Reifezeit nochmals beträchtlich. Gerade die Jahre 1824/25 bilden vor diesem Hintergrund eine entscheidende Phase des Umbruchs, biografisch wie künstlerisch, eingespannt zwischen Krise und Neuorientierung.

Besonders deutlich wird dies in jenem bemerkenswerten Brief, den Schubert am 31. März 1824 an den befreundeten, nahezu gleichaltrigen Wiener Maler Leopold Kupelwieser schrieb, der sich damals zu Studienzwecken in Rom aufhielt: „In Liedern habe ich wenig Neues gemacht“, vermeldet er hierin, „dagegen versuchte ich mich in mehreren Instrumental-Sachen, denn ich componirte 2 Quartetten für Violinen, Viola und Violoncelle [gemeint sind die Streichquartette D 804 und D 810] u. ein Octett [D 803], u. will noch ein Quartetto schreiben, überhaupt will ich mir auf diese Art den Weg zur großen Sinfonie bahnen“. Was nach schöpferischem Feuereifer klingt, nach Aufbruch samt hochfliegender Pläne, war noch wenige Zeilen zuvor sehr grundsätzlich infrage gestellt worden: „Ich fühle mich als den unglücklichsten, elendsten Menschen auf der Welt“, gesteht Schubert hier. „Denk Dir einen Menschen, dessen Gesundheit nie mehr richtig werden will, u. der aus Verzweiflung darüber die Sache immer schlechter statt besser macht, denke Dir einen Menschen, sage ich, dessen glänzendste Hoffnungen zu Nichte geworden sind, dem das Glück der Liebe u. Freundschaft nichts biethen als höchstens Schmerz, dem Begeisterung (wenigstens anregende) für das Schöne zu schwinden droht, und frage Dich, ob das nicht ein elender, unglücklicher Mensch ist? Meine Ruh ist hin, mein Herz ist schwer, ich finde sie nimmer u. nimmermehr – so kann ich wohl jetzt alle Tage singen, denn jede Nacht, wenn ich schlafen geh, hoff ich nicht mehr zu erwachen, u. jeder Morgen kündet mir nur den gestrigen Gram.“ Düstere Worte, die einer Selbstaufgabe denkbar nahe stehen.

Erklären lässt sich dieser offen zutage tretende Widerspruch der unmittelbar aufeinander folgenden Briefstellen wohl nur mit den biografischen Umständen der Zeit. Einerseits wächst Schuberts künstlerisches Renommee beständig, bleibt andererseits aber weitgehend auf die halböffentlichen Hausmusikzirkel Wiens, die sogenannten *Schubertiaden* beschränkt. Überregionale Anerkennung erfährt er dank der beflissenen Aktivitäten insbesondere des befreundeten Sängers Johann Michael Vogl lediglich als Liedkomponist,

während sein Instrumentalschaffen zeitlebens auf ein bestenfalls mäßiges Interesse bei Publikum wie Verlegern stößt. Einerseits nimmt er regen Anteil an den zahlreichen Zusammenkünften im repräsentativen Kreis der Freunde und Zunftkollegen, der Bewunderer und Gönner, andererseits zeigt er sich der zunehmend dekadenten Zechereien im Nachklang dieser Gesellschaften erklärtermaßen überdrüssig und zieht sich mehr und mehr auf seine engsten Vertrauten, sich selbst und seine Kunst zurück. Einerseits ist er noch jung, gerade einmal siebenundzwanzig Jahre alt, andererseits kämpft er seit längerem gegen die Symptome einer fortschreitenden Syphiliserkrankung, die ihm Kraft und Lebensmut zu rauben drohen.

Vergleichsweise glückliche Momente erlebt Schubert nur in den Sommermonaten beider Jahre: Die Zeit von Ende Mai bis Mitte Oktober 1824 verbringt er, wie bereits 1818, auf Einladung der Familie Esterházy auf Schloss Zselíz in Ungarn (heute Želiezovce, Slowakei), was ihm neben freier Kost und Logis ein willkommenes Honorar als Musiklehrer der jungen Komtessen einträgt. Eine angebliche Tändelei mit der achtzehnjährigen Caroline gehört dagegen ins Reich hartnäckiger Legenden um Schuberts ohnedies von allerlei Geheimnissen umranktes Liebesleben. Zwischen Mai und September des Folgejahres 1825 dann unternimmt er gemeinsam mit Vogl eine ausführliche Reise durch Oberösterreich, um sich hier auf ausgedehnten Wanderungen in der Natur zumindest zeitweise von den multiplen Leiden seiner Krankheit zu erholen.

Obwohl Schuberts Liedschaffen zugunsten eines intensiveren Bemühens um die Instrumentalmusik seinerzeit ein gutes Stück weit aus dem Fokus geraten war, wie er Kupelwieser gegenüber andeutet, zeigt sich ein durchaus signifikanter Innovationsschub auch hier. Abzulesen etwa an der verstärkten Suche nach neuen dichterischen Impulsen, die er, wie schon zuvor, ebenso bei den großen Literaten seiner Epoche findet wie bei den zahllosen Nebenfiguren und Gelegenheitspoeten – allen voran bei seinem intimen Freund Johann Mayrhofer, dessen bildhafte Sprache und musikalische Diktion ihn maßgeblich inspirierten. Abzulesen aber auch an der weitgehenden Abkehr vom strengen Modell des Strophenlieds hin zu durchkomponierten Formen, die eine weit größere Freiheit im Umgang mit den wechselnden Stimmungen der Verse ermöglichen, zudem an einer allgemeinen Vertiefung des Ausdrucks mittels Bereicherung des melodischen wie harmonischen Vokabulars. Abzulesen schließlich an einer fortgeschrittenen Emanzipation der Klavierbegleitung, die hier nicht länger nur das Wort trägt, sich vielmehr eigenständig, mitunter auch überraschend eigensinnig an seiner Auslegung beteiligt.

Die meisten Lieder der vorliegenden Auswahl entstanden abseits der genannten Sommerfrischen während der Winter- und Frühjahrsmonate beider Jahre in Wien. Ihre Themen kreisen vordringlich um die zeittypischen Motive Sehnsucht und Einsamkeit, berühren dabei aber auch die grundlegenden Aspekte der Ichsuche, des

metaphysischen Verhältnisses zwischen Mensch und Natur, zwischen Individuum und Ganzheit der Welt. In welch unterschiedlichen dichterischen wie musikalischen Mitteln sich die Behandlung dieser Motive ausdrückt, wo Licht und Schatten eng ineinandergreifen, sei an zwei Beispielen verdeutlicht: Im Lied *Auflösung* auf ein Gedicht Mayrhofer, komponiert im März 1824, nur wenige Tage vor jenem eingangs zitierten Brief an Kupelwieser, sucht das lyrische Ich sich den von außen erzeugten Erregungen der Seele zu widersetzen, um Selbstkontrolle, innere Ruhe und Harmonie zurückzuerlangen. Dass dies mit durchaus kämpferischer Attitüde geschieht, versinnbildlicht Schubert durch emphatische Führung der Vokalstimme sowie eine motorisch drängende Klavierbegleitung aus ostinaten Tremoli und raschen Akkordbrechungen, die gemeinsam auf den zentralen Imperativ des Gedichts zusteuern: ein kategorisches „Geh' unter, Welt“. Anschließend löst sich die nervöse Spannung in einem knappen Epilog, der, pianissimo ausklingend, in die ersehnte Obhut „süßer, ätherischer Chöre“ führt. Ganz anders, weil vollkommen undramatisch, die Ausdrucksmittel in der Vertonung von Goethes berühmtem Gedicht *Wandlers Nachtlied* von 1780, die Schubert unmittelbar vor der Abreise nach Ungarn, am 25. Mai 1824 niederschreibt. Leise, breit ausschwingende Akkorde in den tiefen Registern des Klaviers bilden ein zweitaktiges Vorspiel, erzeugen eine transzendente Atmosphäre und schaffen einen weiten Ruheraum für die unpräzise geführte, fast rezitativisch anmutende Vokalpartie. Kein Zweifel: Hier ist der Kampf des Subjekts bereits ausgekämpft, das Ziel erreicht. Die Schatten der Nacht haben alles Bedrohliche verloren und sind zum Sinnbild für das Licht des ewigen Seelenfriedens geworden.

Wohlgemerkt: Das ambivalente Zusammenspiel von Licht und Schatten ist mitnichten ein Merkmal von Schuberts Liedkunst allein, zieht sich vielmehr als charakteristisches Idiom durch alle Gattungen seines Schaffens. Selbst in die zahlreichen Gelegenheitsarbeiten, die kleineren Klavierstücke und Tänze, wie etwa die höchst dünnhäutige, seltsam die Serien der hier eingespielten Ländler und Deutschen, meistens im heiteren Umfeld von Zseliz entstanden, fließen immer wieder nachdenkliche Töne ein, melancholische Zwischenfarben, die dunkler ausfallen, als es dem Genre angemessen scheint. Auch sie Ausdruck der empfindsamen Psyche ihres Urhebers und Abbild seiner überaus fragilen Stimmungswelt.

ROMAN HINKE



1 | **Die junge Nonne D 828**  
Jacob Nicolaus Craigher de Jachelutta (1797-1855)

Wie braust durch die Wipfel der heulende Sturm!  
Es klirren die Balken, es zittert das Haus!  
Es rollet der Donner, es leuchtet der Blitz,  
Und finster die Nacht, wie das Grab!  
Immerhin, immerhin!

So tob't' es auch jüngst noch in mir!  
Es brauste das Leben, wie jetzo der Sturm,  
Es bebten die Glieder, wie jetzo das Haus,  
Es flammte die Liebe, wie jetzo der Blitz,  
Und finster die Brust, wie das Grab.

Nun tobe, du wilder gewalt'ger Sturm,  
Im Herzen ist Friede, im Herzen ist Ruh,  
Des Bräutigams harret die liebende Braut,  
Gereinigt in prüfender Glut,  
Der ewigen Liebe getraut.

Ich harre, mein Heiland! mit sehndem Blick!  
Komm, himmlischer Bräutigam, hole die Braut,  
Erlöse die Seele von irdischer Haft.  
Horch, friedlich ertönet das Glöcklein vom Turm!  
Es lockt mich das süße Getön  
Allmächtig zu ewigen Höhn.  
Alleluja!



## La Jeune Nonne D. 828

Comme à travers les cimes mugit la tempête en fureur !  
Les poutres craquent, la maison tremble !  
Le tonnerre gronde, l'éclair flamboie,  
Et sombre est la nuit comme le tombeau !  
C'est ainsi, c'est ainsi qu'en moi

Naguère hurlaient encore les orages !  
Ma vie grondait comme cette tempête,  
Tout mon corps tremblait comme cette maison,  
L'amour s'embrasait tout comme l'éclair,  
Sombre était mon cœur comme le tombeau.

Mugis, à présent, farouche tempête,  
En mon cœur est la paix, en mon cœur le repos,  
La fiancée aimante espère en l'Époux,  
Brûlée par une flamme pure,  
Unie à l'amour éternel.

Je t'attends, mon Sauveur, et mes yeux te réclament !  
Oh ! viens, céleste Époux, viens chercher ta fiancée,  
Viens arracher cette âme à sa prison terrestre.  
La cloche de la tour tinte bien doucement,  
Son tendre appel avec force m'entraîne  
Vers les éternelles Hauteurs.  
Alléluia !

## The Young Nun D828

How the howling storm surges through the treetops!  
The rafters rattle, the house shivers!  
Thunder rolls, lightning flashes,  
And the night is as dark as the grave!  
Let it be thus, let it be thus!

Not long ago it raged thus within me too:  
My life surged as does the storm now,  
My limbs trembled as does the house now,  
Love blazed as does the lightning now,  
And my heart was as dark as the grave.

Rage, then, you fierce and mighty storm;  
In my heart is peace, in my heart is calm.  
The loving bride awaits the Bridegroom,  
Cleansed by the testing fire,  
Betrothed to eternal Love.

I await you, my Saviour, with yearning gaze!  
Come, heavenly Bridegroom, take your bride,  
Deliver the soul from earthly bonds!  
Hark, the bell rings peacefully from the tower!  
That sweet sound invites me,  
Imperiously, to eternal heights.  
Hallelujah!

2 | **Auflösung D 807**  
Johann Mayrhofer (1787-1836)

Verbirg dich, Sonne,  
Denn die Gluten der Wonne  
Versengen mein Gebein;  
Verstummet, Töne,  
Frühlingschöne,  
Flüchte dich und laß mich allein!

Quillen doch aus allen Falten  
Meiner Seele liebliche Gewalten,  
Die mich umschlingen,  
Himmlich singen.  
Geh unter, Welt, und störe  
Nimmer die süßen, ätherischen Chöre.

3 | **Die Allmacht D 852**  
Johann Ladislaus Pyrker (1772-1847)

Groß ist Jehova, der Herr! Denn Himmel und Erde verkünden  
Seine Macht! Du hörst sie im brausenden Sturm, in des Waldstroms  
Laut auf rauschendem Ruf, in des grünenden Waldes Gesäusel;  
Siehst sie in wogender Saaten Gold, in lieblicher Blumen  
Glühendem Schmelz, im Glanz des sternebesäeten Himmels!  
Furchtbar tönt sie im Donnergeroll, und flammt in des Blitzes  
Schnell hinzuckendem Flug; doch kündet das pochende Herz dir  
Fühlbarer noch Jehova's Macht, des ewigen Gottes,  
Blickst du flehend empor, und hoffst auf Huld und Erbarmen.  
Groß ist Jehova, der Herr!

**Dissolution D.807**

Cache-toi, ô soleil !  
 L'ardeur de la félicité  
 Consume tout mon être ;  
 Taisez-vous, accents mélodieux,  
 Ô beauté du printemps, disparais,  
 Et laisse-moi en paix !

De tous les replis de mon âme  
 Jaillissent d'amoureux élans,  
 Qui m'enveloppent  
 De leur céleste musique.  
 Abîme-toi, ô monde,  
 Et ne viens plus troubler  
 Les doux chœurs dont l'éther résonne.

**La Toute-Puissance D.852**

Grand est Jehovah, le Seigneur ! Car ciel et terre  
 proclament  
 Sa puissance ! Tu l'entends dans la tempête qui rugit,  
 Dans le puissant cri du torrent sylvestre, dans le  
 bruissement de la forêt verdoyante ;  
 Et tu la vois dans l'or des blés ondoyants, dans l'émail  
 éclatant  
 Des tendres fleurs, dans le scintillement du ciel  
 parsemé d'étoiles !  
 Elle retentit, terrible, dans le roulement de tonnerre,  
 et s'embrase

**Dissolution D807**

Hide yourself, sun,  
 For the fires of bliss  
 Sear my whole being;  
 Be silent, sounds;  
 Spring's beauty,  
 Flee, and let me be alone!

From every recess of my soul  
 Delightful forces well up  
 And envelop me  
 In heavenly song.  
 Perish, world, and never  
 Disturb the sweet ethereal choirs.

**God's Omnipotence D852**

Great is Jehovah, the Lord! For heaven and earth proclaim  
 His might! You hear it in the roaring storm,  
 In the woodland torrent's loud rushing cry, in the verdant  
 forest's rustling;  
 You see it in the gold of waving corn, in the glowing  
 lustre  
 Of lovely flowers, in the gleam of the star-sown sky!  
 Terribly it rings out in the thunder's roll, and flames

5 | **Der Einsame** D 800  
Karl Lappe (1773-1843)

Wenn meine Grillen schwirren,  
Bei Nacht, am spät erwärmten Herd,  
Dann sitz ich mit vergnügtem Sinn  
Vertraulich zu der Flamme hin,  
So leicht, so unbeschwert.

Ein trautes, stilles Stündchen  
Bleibt man noch gern am Feuer wach,  
Man schürt, wenn sich die Lohe senkt,  
Die Funken auf und sinnt und denkt:  
Nun abermal ein Tag!

Was Liebes oder Leides  
Sein Lauf für uns dahergebracht,  
Es geht noch einmal durch den Sinn;  
Allein das Böse wirft man hin,  
Es störe nicht die Nacht.

Zu einem frohen Traume  
Bereitet man gemach sich zu,  
Wann sorgenlos ein holdes Bild

Dans le vol fulgurant de l'éclair ; mais ton cœur qui  
bat  
Te rend encore plus perceptible la puissance de  
Jéhovah, Dieu éternel,  
Quand tu lèves tes yeux implorants, et espères grâce  
et miséricorde.  
Grand est Jéhovah, le Seigneur !

### **Le Solitaire** D. 800

Au chant de mes grillons,  
La nuit, près du foyer qui brasille dans l'ombre,  
Le cœur joyeux, je vais m'asseoir,  
Et fixe mes regards sur les flammes amies,  
L'âme légère, et loin de tout souci.

Pour une heure secrète et silencieuse encore,  
Qu'il est doux de veiller en contemplant le feu ;  
On remue les tisons quand la flamme vacille,  
Et l'on se dit, perdu dans ses pensées :  
Un autre jour vient de passer !

Ce que de joie ou de tristesse  
En s'écoulant il nous a apporté,  
À travers l'esprit passe encore ;  
Mais le souci bien vite est écarté :  
Par lui il ne faut pas que la nuit soit troublée.

À un rêve charmant  
Paisiblement on se prépare,  
Et quand, loin des tourments, une image sereine

In the lightning's swiftly darting flight; but your  
beating heart  
Will bear witness still more clearly to the might of  
Jehovah, the everlasting God,  
If you gaze aloft in prayer, and hope for grace and  
mercy.  
Great is Jehovah, the Lord!

### **The Solitary** D800

When my crickets chirp  
At night, by the late-burning hearth,  
I sit with contented thoughts  
Confiding to the flame,  
So light of heart, so untroubled.

For one quiet, cosy hour longer  
We are glad to stay awake by the fire,  
Stirring the embers when the blaze  
Dies down, musing and thinking:  
'Well, that's another day over!'

Whatever joy or sorrow  
Its course has brought us  
Runs through the mind once more;  
Only the bad is discarded,  
Lest it disturb the night.

We tranquilly prepare ourselves  
For pleasant dreams.  
When, free from care, a delightful image

Mit sanfter Lust die Seele füllt,  
Ergibt man sich der Ruh.

Oh, wie ich mir gefalle  
In meiner stillen Ländlichkeit!  
Was in dem Schwarm der lauten Welt  
Das irre Herz gefesselt hält,  
Gibt nicht Zufriedenheit.  
Zirpt immer, liebe Heimchen,  
In meiner Klause eng und klein.  
Ich dulde euch gern: ihr stört mich nicht,  
Wenn euer Lied das Schweigen bricht,  
Bin ich nicht ganz allein.

6 | **Abendstern D 806**  
Johann Mayrhofer (1787-1836)

Was weilst du einsam an dem Himmel,  
O schöner Stern? und bist so mild;  
Warum entfernt das funkelnde Gewimmel  
Der Brüder sich von deinem Bild?  
"Ich bin der Liebe treuer Stern,  
Sie halten sich von Liebe fern."  
So solltest du zu ihnen gehen,  
Bist du der Liebe, zaud're nicht!  
Wer möchte denn dir widerstehen?  
Du süßes eigensinnig Licht.  
"Ich säe, schaue keinen Keim,  
Und bleibe trauernd still daheim."

Emplit l'âme d'un doux plaisir,  
Au repos on s'abandonne.

Oh, combien plaît à mon cœur  
Ma rustique retraite !  
Dans le tumulte de ce monde,  
Ce qui tenait notre âme emprisonnée,  
N'apporte nul contentement.  
Chantez toujours, grillons amis,  
Dans mon humble et étroit logis.  
Jamais votre présence ici ne m'importune,  
Et lorsque par vos chants vous brisez le silence,  
Je ne suis plus tout à fait seul.

### Étoile du soir D.8o6

Pourquoi au ciel brilles-tu solitaire,  
Ô belle étoile, toi dont l'éclat est si doux ?  
Pourquoi la troupe étincelante  
De tes sœurs demeure-t-elle si loin de toi ?  
"Je suis de l'amour l'étoile fidèle,  
Et toutes de l'amour se tiennent éloignées."  
Eh bien, il faut aller vers elles,  
Sans plus tarder, puisque tu es l'amour !  
Qui donc pourrait te résister,  
Douce et capricieuse lumière ?  
"Je sème, et ne vois rien fleurir,  
Et je demeure ici, triste et silencieuse."

Fills the soul with tender joy,  
We yield to sleep.

Oh, how I enjoy  
My quiet rustic existence!  
That which holds the wayward heart captive  
In the bustle of the noisy world  
Does not bring contentment.  
Chirp on, dear crickets,  
In my narrow little retreat.  
I gladly tolerate you: you don't disturb me.  
When your song breaks the silence,  
I am not quite alone.

### The Evening Star D8o6

Why do you linger alone in the heavens,  
O lovely star? You are so gentle;  
Why does the sparkling throng of your brothers  
Keep its distance from you?  
'I am the faithful star of love;  
They stand aloof from love.'  
Then you should go to them,  
If you are love: do not delay!  
For who could resist you,  
You sweet, wayward light?  
'I sow, but never see the fruit,  
And remain here in silent sorrow.'

7 | **Normans Gesang** D 846

Adam Storck (1780-1822) nach Sir Walter Scott (1771-1832)  
(*The Lady of the Lake*)

Die Nacht bricht bald herein, dann leg ich mich zur Ruh,  
Die Heide ist mein Lager, das Farnkraut deckt mich zu.  
Mich lullt der Wache Tritt wohl in den Schlaf hinein,  
Ach, muß so weit, so weit von dir, Maria, Holde, sein.

Und wird es morgen Abend, und kommt die trübe Zeit,  
Dann ist vielleicht mein Lager der blutigrote Plaid,  
Mein Abendlied verstummet, du schleichst dann trüb und bang,  
Maria, mich wecken kann nicht dein Totensang.

So muß' ich von dir scheiden, du holde, süße Braut,  
Wie magst du nach mir rufen, wie magst du weinen laut,  
Ach, denken darf ich nicht an deinen herben Schmerz,  
Ach, denken darf ich nicht an dein getreues Herz,

Nein, zärtlich treues Sehnen darf hegen Norman nicht,  
Wenn in den Feind Clan-Alpine wie Sturm und Hagel bricht,  
Wie ein gespannter Bogen sein mutig Herz dann sei,  
Sein Fuß, Maria, wie der Pfeil so rasch und frei.

Wohl wird die Stunde kommen, wo nicht die Sonne scheint,  
Du wankst zu deinem Norman, dein holdes Auge weint;  
Doch fall ich in der Schlacht, hüllt Todesschauer mich,  
O glaub, mein letzter Seufzer, Maria, ist für dich.



## Le Chant de Norman D. 846

La nuit viendra bientôt, je pourrai reposer,  
La lande sera ma couche, la fougère me couvrira.  
Le pas du veilleur bercera mon sommeil ;  
Ah, loin de toi, si loin, Marie, ma bien-aimée !

Demain viendra le soir, viendra l'instant funeste,  
Et peut-être un manteau sanglant sera ma couche,  
Muet, mon chant du soir, et tu t'approcheras, triste  
et le cœur serré,  
Marie, ton chant de mort ne m'éveillera pas.

Faut-il donc te quitter, belle et douce fiancée ?  
Que de fois tu crieras mon nom, et que de larmes !  
Ah, je ne puis penser à ta douleur amère,  
Ah, je ne puis penser à ton fidèle cœur !

Non, Norman doit bannir ces tendres sentiments,  
Lorsque le clan d'Alpine sur l'ennemi s'abat comme  
grêle et tempête,  
Ah, que son mâle cœur soit comme un arc tendu,  
Et son pied libre et prompt, Marie, comme la flèche.

L'heure viendra peut-être où le soleil ne brillera plus,  
Vers ton Norman tu viendras, chancelante, tes  
beaux yeux pleureront,  
Mais si je dois tomber, si la mort m'enveloppe,  
Oh, mon dernier soupir, Marie, sera pour toi.

## Norman's Song D846

Night will soon fall; then I will lie down to rest.  
The heath will be my bed, the bracken will cover me;  
The sentry's tread will lull me to sleep.  
Ah, I am forced to be so far, so far from you, lovely Mary!

And tomorrow evening, when the grim time comes,  
Then perhaps my bed will be the blood-red plaid.  
My vesper song will cease; then you will linger,  
anxious and cheerless:  
Mary, your dirge will not awaken me.

Thus I had to part from you, my fair, sweet bride.  
Though you may call out for me, though you may  
weep aloud,  
Ah, I dare not think of your bitter pain,  
Ah, I dare not think of your faithful heart.

No, Norman dare not feel tender, true yearning  
When Clan-Alpine bursts like storm and hail on the  
foe:  
Then his valiant heart must be like a bended bow,  
His foot, Mary, like the arrow so swift and free.

The hour will come when the sun will not shine:  
You will stagger towards your Norman, your fair eye  
will weep;  
But if I fall in the combat, if dread death enshrouds me,  
Oh, believe this: my last sigh, Mary, is for you.

Doch kehrt ich siegreich wieder aus kühner Männerschlacht,  
Dann grüßen wir so freudig das Nahn der stillen Nacht,  
Das Lager ist bereitet, uns winkt die süße Ruh,  
Der Hänfling singt Brautlieder, Maria, hold uns zu.

8 | **Das Heimweh D 851**

Johann Ladislaus Pyrker (1772-1847)

Ach, der Gebirgssohn hängt  
Mit kindlicher Lieb' an der Heimat.  
Wie den Alpen geraubt,  
Hinwelket die Blume,  
So welkt er ihr entrissen dahin.

Stets sieht er die trauliche Hütte,  
Die ihn gebar, im hellen Grün  
Umduftender Matten;  
Sieht das dunkle Föhrengehölz,  
Die ragende Felswand über ihm,  
Und noch Berg auf Berg  
In erschütternder Hoheit  
Aufgetürmt und glühend  
Im Rosenschimmer des Abends.  
Immer schwebt es ihm vor,  
Verdunkelt ist alles um ihn her.

Ängstlich horcht er; ihm deucht,  
Er höre das Muhen der Kühe vom nahen Gehölz  
Und hoch von den Alpen herunter  
Glöcklein klingen,  
Ihm deucht, er höre das Rufen der Hirten,  
Oder ein Lied der Sennerin,  
Die mit umschlagender Stimme

Mais si du fier combat je reviens victorieux,  
Pleins de joie, de la douce nuit nous saluerons la  
venue,  
La couche sera prête, un suave repos nous invitera,  
La linotte, pour nous, Marie, chantera des chants  
nuptiaux.

### **Nostalgie de la terre natale** D.851

Ah, le fils des montagnes, à sa terre natale  
D'un amour d'enfant demeure attaché.  
Comme périt la fleur  
Qu'aux cimes on arrache,  
Ainsi loin d'elles il périt.

Toujours il voit la chaumière paisible,  
Où il naquit dans le vert éclatant  
Des prairies odorantes ;  
Il voit le sombre bois de pins,  
Et le rocher abrupt au-dessus de sa tête,  
Et les pics entassés en des hauteurs farouches,  
Étincelants dans les rouges du soir.  
Toujours devant ses yeux,  
Ah, de la chère chaumière  
Dans la pourpre du soir, toujours l'image est là,  
Et tout, autour de lui, se couvre de ténèbres.

Il écoute, inquiet ; il croit entendre  
Le bétail qui mugit dans le proche bosquet  
Et, du haut des sommets,  
Les clochettes qui tintent.  
Il croit entendre l'appel des bergers,  
Ou le chant de la vachère  
Qui, de sa voix éclatante,

But if I return victorious from bold manly combat,  
Then how gladly we will greet the approach of the  
silent night!  
The bed is made ready, sweet repose beckons us,  
And the linnet will sing us tender bridal songs, Mary.

### **Homesickness** D851

Ah, the son of the mountains clings  
With childlike love to his homeland.  
Just as, uprooted from the Alps,  
The flower wilts,  
So he too wilts when torn from them!

Always he sees the cosy cottage  
Where he was born, amid the bright green  
Of fragrant meadows;  
He sees the dark pine copse,  
The crag looming above him,  
And mountain upon mountain  
Towering in awesome majesty,  
And glowing in the rosy gleam of evening.  
Ever that image hovers before him;  
All else around him is dark.

Anxiously he hearkens; he thinks he can hear  
The lowing of cattle from the nearby copse,  
And bells tinkling  
From high up in the Alps;  
He thinks he can hear the call of shepherds,  
Or the song of the milkmaid  
Who, with yodelling voice,

Freudig zum Widerhall aufjauchzt  
Melodien des Alplands:  
Immer tönt es ihm nach.

Ihn fesselt der lachenden Eb'nen  
Anmut nicht,  
Er fliehet der Städt' einengende Mauern  
Einsam und schaut aufweinend vom Hügel  
Die heimischen Berge;  
Ach, es zieht ihn dahin  
Mit unwiderstehlicher Sehnsucht.

10 | **Fülle der Liebe** D 854  
Friedrich Schlegel (1772-1829)

Ein sehnd Streben  
Teilt mir das Herz,  
Bis alles Leben  
Sich löst in Schmerz.

In Leid erwachte  
Der junge Sinn,  
Und Liebe brachte  
Zum Ziel mich hin.

Ihr edle Flammen,  
Wecktet mich auf;  
Es ging mitsammen  
Zu Gott der Lauf.

Ein Feuer war es,  
Das alles treibt;  
Ein starkes, klares,  
Das ewig bleibt.

Lance à l'écho joyeux  
Les airs de ses montagnes ;  
Toujours ces accents le poursuivent.

L'aimable sourire de la plaine  
Jamais ne le retient,  
Il fuit les murs des villes qui l'étouffent  
Et, de la colline, regarde en pleurant  
Ses montagnes natales ;  
Ah, quel poignant désir  
Vers elles le transporte !

**Plénitude de l'amour** D. 854

Une aspiration ardente  
Me déchire le cœur,  
Jusqu'à ce que toute vie  
Fonde en douleur.

Il s'est éveillé dans la souffrance,  
Le jeune esprit,  
Et l'amour m'a conduit  
À mon but.

Vous, nobles flammes,  
M'avez éveillé ;  
Ensemble nous nous hâtons  
Vers Dieu.

C'était un feu  
Qui poussait tout ;  
Clair et vigoureux,  
Qui dure pour toujours.

Joyfully warbles Alpine melodies  
To the echoing air.  
Ever those sounds resound in his ears.

The charm of the smiling plain  
Does not captivate him;  
He flees the confining walls of towns,  
A solitary figure, and looks tearfully up  
From the hills to his native mountains;  
Ah, he is drawn thither  
With irresistible yearning!

**Plenitude of Love** D854

A yearning desire  
Rends my heart,  
Until all life  
Dissolves in pain.

My young mind  
Awoke in suffering,  
And love brought me  
To my goal.

It was you, noble flames,  
Who roused me;  
Our path led us  
To God.

It is a fire  
That drives all before it,  
A strong, clear fire  
That lasts for ever.

Was wir anstrebten,  
War treu gemeint;  
Was wir durchlebten  
Bleibt tief vereint.

Da trat ein Scheiden  
Mir in die Brust;  
Das tiefe Leiden  
Der Liebes Lust.

Im Seelengrunde  
Wohnt mir ein Bild;  
Die Todeswunde  
Ward nie gestillt.

Viel tausend Tränen  
Flossen hinab;  
Ein ewig Sehnen  
Zu ihr ins Grab.  
In Liebes Wogen  
Wallet der Geist,  
Bis fortgezogen,  
Die Brust zerreißt.

Ein Stern erschien mir  
Vom Paradies;  
Und dahin flieh'n wir  
Vereint gewiß.

Hier noch befeuchtet  
Der Blick sich lind,  
Wenn mich umleuchtet  
Dies Himmelskind.

Nos aspirations  
Étaient vraiment sincères ;  
Ce que nous avons vécu  
Reste profondément uni.

La séparation s'est fait sentir  
Dans mon cœur ;  
Profondes souffrances  
Des plaisirs d'amour.

Au fond de mon âme  
Demeure une image ;  
La plaie mortelle  
N'a jamais cicatrisé.

Des milliers de larmes  
Ont coulé ;  
Désir éternel  
De la rejoindre dans la tombe.  
Sur les vagues de l'amour  
Flotte l'esprit,  
Jusqu'à ce que son départ  
Me déchire le cœur.

Une étoile m'est apparue  
Du paradis ;  
Nous filons vers elle  
Unis, certainement.

Mes yeux se mouillent  
Doucement,  
Quand cette enfant du ciel  
Me baigne de sa lumière.

What we strove for,  
Was truly meant;  
What we lived through  
Remains profoundly joined.

Then a parting  
Entered my breast;  
The deep suffering  
Of love's joy.

In the depths of my soul  
There dwells an image;  
The mortal wound  
Was never healed.

Many thousand tears  
Flowed down;  
An eternal longing  
For her in the grave.  
In waves of love  
The spirit surges,  
Until, swept away,  
The heart breaks.

A star appeared to me  
From Paradise;  
And thither, united,  
We will surely fly.

Here, my gaze is still moistened  
With gentle tears,  
When around me shines  
That child of heaven.

Ein Zauber waltet  
Jetzt über mich,  
Und der gestaltet  
Dies all nach sich,

Als ob uns vermähle  
Geistesgewalt,  
Wo Seel in Seele  
Hinüberwallt.

Ob auch zerspalten  
Mir ist das Herz;  
Selig doch halten  
Will ich den Schmerz.

11 | **Des Sängers Habe D 832**

Franz Xaver von Schlechta (1796-1875)

Schlagt mein ganzes Glück in Splitter,  
Nehmt mir alle Habe gleich,  
Lasset mir nur meine Zither,  
Und ich bleibe froh und reich.

Wenn des Grames Wolken ziehen,  
Haucht sie Trost in meine Brust,  
Und aus ihrem Golde blühen  
Alle Blumen meiner Lust.

Will die Liebe nicht gewähren,  
Freundschaft brechen ihre Pflicht,  
Kann ich beide stolz entbehren,  
Aber meine Zither nicht.



Un charme agit  
Maintenant sur moi  
Et façonne tout cela  
À son gré.

Comme si le pouvoir de l'esprit  
Nous unissait,  
Là où l'âme  
Rejoint l'âme.

Même si mon cœur  
S'est déchiré,  
Je tiens à chérir  
Cette peine.

#### **Les Biens du chanteur D. 832**

Réduisez tout mon bonheur en miettes,  
Prenez aussi tous mes biens,  
Ne laissez-moi que ma cithare,  
Et je serai heureux et riche.

Quand les nuages du chagrin approchent,  
Elle insuffle réconfort dans mon cœur,  
Et de son or jaillissent  
Toutes les fleurs de mon plaisir.

Si l'amour ne m'accorde rien,  
Et que l'amitié manque à son devoir,  
Je peux me passer fièrement des deux,  
Mais non de ma cithare.

A magic spell  
Now rules my existence,  
And fashions everything  
According to its will,

As if we were united  
By some spiritual power,  
Where soul flows  
Into soul.

Even though my heart  
Is rent in twain,  
Yet I will hold this sorrow  
To be a blessing.

#### **The Minstrel's Possessions D832**

Smash all my happiness to pieces,  
Take from me all I own,  
Leave me only my zither,  
And I will remain contented and rich.

When clouds of affliction draw nigh,  
It breathes comfort into my heart,  
And from its golden strings  
Bloom all the flowers of my joy.

If love does not grant me its delights,  
If friendship fails in its duty,  
I can proudly forgo both,  
But not my zither.

Reißet meines Lebens Sehne,  
Wird sie mir ein Kissen sein,  
Lullen mich die süßen Töne  
In den letzten Schlummer ein.

In den Grund des Tannenhaines  
Senkt mich leise dann hinab;  
Und statt eines Leichensteines  
Stellt die Zither auf mein Grab,

Daß ich, wenn zum stillen Reigen,  
Aus des Todes dunklem Bann,  
Mitternachts die Geister steigen,  
Ihre Saiten rühren kann.

12 | **Auf der Bruck D 853**  
Ernst Schulze (1789-1817)

Frisch trabe sonder Ruh und Rast,  
Mein gutes Roß, durch Nacht und Regen!  
Was scheust du dich vor Busch und Ast  
Und strauchelst auf den wilden Wegen?  
Dehnt auch der Wald sich tief und dicht,  
Doch muß er endlich sich erschließen;  
Und freundlich wird ein fernes Licht  
Uns aus dem dunkeln Tale grüßen.

Si les liens de ma vie se déchirent,  
Elle sera pour moi un coussin,  
Et ses douces notes me berceront  
Dans le dernier sommeil.

Dans la terre du bosquet de sapins  
Abaissez-moi doucement ;  
Et en guise de pierre tombale,  
Posez la cithare sur ma tombe,

Afin que, quand en une danse silencieuse,  
Venus du sombre royaume de la mort  
À minuit les esprits se lèvent,  
Le puisse en pincer les cordes.

#### **Sur la Bruck<sup>1</sup> D. 853**

Va, trotte vaillamment dans la nuit et la pluie,  
Mon bon petit cheval, sans trêve ni repos !  
Pourquoi broncher ainsi devant l'arbre et la branche,  
Et pourquoi trébucher sur le sentier sauvage ?  
Même si la forêt est épaisse et profonde,  
Nous finirons par en atteindre la lisière,  
Et perdue tout au loin dans la vallée obscure,  
Une lumière amie nous fera signe enfin.

---

1 La Bruck est une colline offrant un point de vue sur Göttingen. Schulze y a écrit ce poème le 25 juin 1814.

When the thread of my life breaks,  
It will be a pillow to me,  
Its sweet tones will lull me  
Into my final slumber.

Then, gently lower me  
Into the earth of the fir grove;  
And, instead of a headstone,  
Place the zither on my grave,

So that when, at midnight,  
The spirits rise from death's dark spell,  
I may sound its strings  
For their mute roundelay.

#### **At Die Bruck<sup>1</sup> D853**

Trot briskly on without rest or respite,  
My good steed, through night and rain!  
Why do you shy at bush and bough  
And stumble on the rough tracks?  
However deep and dense the forest stretches out,  
Yet it must at last open up,  
And a friendly distant light  
Will greet us from the dark valley.

---

1 Die Bruck is a viewpoint on a hill above Göttingen; Schulze composed the poem there on 25 June 1814.

Wohl könnt' ich über Berg und Feld  
Auf deinem schlanken Rücken fliegen  
Und mich am bunten Spiel der Welt,  
An holden Bildern mich vergnügen;  
Manch Auge lacht mir traulich zu  
Und beut mit Frieden, Lieb und Freude,  
Und dennoch eil ich ohne Ruh,  
Zurück, zurück zu meinem Leide.

Denn schon drei Tage war ich fern  
Von ihr, die ewig mich gebunden,  
Drei Tage waren Sonn und Stern  
Und Erd und Himmel mir verschwunden.  
Von Lust und Leiden, die mein Herz  
Bei ihr bald heilten, bald zerrissen,  
Fühlt' ich drei Tage nur den Schmerz,  
Und ach! die Freude muß' ich missen.

Weit sehn wir über Land und See  
Zur wärmern Flur den Vogel fliegen;  
Wie sollte denn die Liebe je  
In ihrem Pfade sich betrügen?  
Drum trabe mutig durch die Nacht,  
Und schwinden auch die dunklen Bahnen,  
Der Sehnsucht helles Auge wacht,  
Und sicher führt mich süßes Ahnen.

13 | **Im Abendrot** D 799  
Karl Lappe (1773-1843)

Oh, wie schön ist deine Welt,  
Vater, wenn sie golden strahlet,

Je pourrais, par monts et par vaux,  
Galoper sur ton dos robuste,  
Jouer du spectacle du monde  
Et y prendre un très grand plaisir ;  
De beaux yeux souvent me sourient,  
Promettant amour et déduit ;  
Pourtant, je retourne toujours  
Là où mon malheur me fait signe.

Depuis trois jours, je n'ai vu celle  
Qui m'a enchaîné pour jamais ;  
Trois jours sans soleil, sans étoiles,  
La terre et le ciel, où sont-ils ?  
Du deuil, de la joie qui près d'elle  
Apaissent ou déchirent mon cœur,  
Je n'ai ressenti que le deuil :  
Trois jours durant, la joie m'a fui.

Nous voyons, franchissant la terre et l'océan,  
Les oiseaux s'envoler vers des cieux plus cléments.  
L'amour peut-il jamais  
Se tromper de chemin ?  
Trotte vaillamment dans la nuit :  
Si les sentiers obscurs se perdent,  
L'œil du désir ne faiblit pas  
Et me conduira droit au but.

#### **Au couchant D. 799**

Ô comme ton monde est beau,  
Père, quand d'or il flamboie !

Well could I fly over hill and field  
On your lean back,  
And be satisfied with the world's merry play  
And its fair sights;  
Many an eye smiles on me fondly  
And offers me peace, love and joy,  
And yet I rush restlessly  
Back to my suffering.

For I have already been three days away  
From her who has bound me forever;  
For three days, sun and stars  
And earth and heaven have vanished for me.  
Of the pleasures and sorrows that by her side  
Would now heal my heart, now rend it in pieces,  
I have felt for three days only the pain,  
And, alas, have been deprived of the joy!

Far over land and sea we can observe  
Birds flying to warmer climes;  
How then could love ever  
Be deceived in its course?  
Then trot bravely on through the night!  
And even if the dark tracks vanish,  
The bright eye of longing still watches,  
And sweet presentiment will be a sure guide.

#### **In the Evening Glow D799**

Oh, how beautiful is thy world,  
Father, when it gleams with gold!

Wenn dein Glanz hernieder fällt,  
Und den Staub mit Schimmer malet;  
Wenn das Rot, das in der Wolke blinkt,  
In mein stilles Fenster sinkt!

Könnt ich klagen? könnt ich zagen?  
Irre sein an dir und mir?  
Nein, ich will im Busen tragen  
Deinen Himmel schon allhier,  
Und dies Herz, eh es zusammenbricht,  
Trinkt noch Glut und schlürft noch Licht.

- 15 | **Lied des gefangenen Jägers D 843**  
Adam Storck (1780-1822) nach Sir Walter Scott (1771-1832)  
(*The Lady of the Lake*)

Mein Roß so müd in dem Stalle sich steht,  
Mein Falk ist der Kapp' und der Stange so leid,  
Mein müßiges Windspiel sein Futter verschmäh't,  
Und mich kränkt des Turmes Einsamkeit.  
Ach wär' ich nur, wo ich zuvor bin gewesen,  
Die Hirschjagd wäre so recht mein Wesen,  
Den Bluthund los, gespannt den Bogen:  
Ja solchem Leben bin ich gewogen.

Ich hasse der Turmuhr schläfrigen Klang,  
Ich mag nicht sehn, wie die Zeit verstreicht,  
Wenn Zoll um Zoll die Mauer entlang  
Der Sonnenstrahl so langsam schleicht.  
Sonst pflegte die Lerche den Morgen zu bringen,  
Die dunkle Dohle zur Ruh mich zu singen;  
In dieses Schlosses Königshallen  
Ist kein Ort, der mir kann gefallen.

Lorsque ta splendeur descend  
Et embrase la poussière,  
Quand les pourpres lueurs enflammant les nuages  
Sur mon humble fenêtre en silence se posent.

Pourrais-je me plaindre et désespérer ?  
Douter de toi et de moi-même ?  
Non, je veux ici-bas porter en mon sein  
Ton ciel tout entier,  
Et ce cœur veut encore, avant qu'il ne se brise,  
S'abreuver de lumière et d'ardeur.

### **Chant du chasseur prisonnier D. 843**

Mon cheval est fatigué à l'écurie,  
Mon faucon est las de son chaperon et de sa perche,  
Mon lévrier désœuvré dédaigne sa nourriture,  
Et la solitude de la tour me blesse.  
Si seulement j'étais là où j'étais auparavant,  
La chasse au cerf m'irait si bien,  
Le limier lâché, l'arc bandé :  
Oui, je suis fait pour une telle vie.

Je hais le son endormi de l'horloge,  
Je n'aime pas voir comment passe le temps,  
Quand, pouce après pouce, le long du mur,  
Le rayon du soleil glisse si lentement.  
Jadis l'alouette avait l'habitude d'amener le matin,  
Et le sombre choucas chantait pour m'endormir ;  
Dans les salles royales de ce château  
Il n'est pas d'endroit qui puisse me plaire.

When thy radiance sinks downward,  
And tints the dust with lustre,  
When the red light that shines from the clouds  
Falls on my calm window!

Could I complain? Could I hesitate?  
Lose faith in thee and in myself?  
No, I will bear thy heaven  
Here within my breast.  
And this heart, before it breaks,  
Will still drink in thy glow and savour thy light.

### **Song of the Imprisoned Huntsman D843**

My horse is so weary of his stall,  
My hawk so tired of perch and hood,  
My idle greyhound scorns his food,  
And I am sick of solitude in this tower.  
Ah, would that I were as I was before;  
Hunting would be my very nature,  
With bloodhound free and bow drawn tight:  
Yes, I am inclined to such a life.

I hate the tower clock's drowsy chime,  
I do not care for seeing how time passes,  
When, inch by inch along the wall,  
The sunbeams creep so slowly.  
Once it was the lark that ushered in the morning,  
The black rook that sang me to rest.  
In this castle's royal halls  
There is no place that can please me.

Früh, wenn der Lerche Lied erschallt,  
Sonn' ich mich nicht in Ellens Blick,  
Nicht folg' ich dem flüchtigen Hirsch durch den Wald,  
Und kehre, wenn Abend taut, zurück;  
Nicht schallt mir ihr frohes Willkommen entgegen,  
Nicht kann ich das Wild ihr zu Füßen mehr legen,  
Nicht mehr wird der Abend uns selig entschweben:  
Dahin, dahin ist Lieben und Leben!

16 | **An mein Herz** D 860  
Ernst Schulze (1789-1817)

O Herz! sei endlich stille!  
Was schlägst du so unruhvoll?  
Es ist ja des Himmels Wille,  
Daß ich sie lassen soll.

Und gab auch dein junges Leben  
Dir nichts als Wahn und Pein:  
Hat's ihr nur Freude gegeben,  
So mag's verloren sein!

Und wenn sie auch nie dein Lieben  
Und nie dein Leiden verstand,  
So bist du doch treu geblieben,  
Und Gott hat's droben erkannt.

Wir wollen es mutig ertragen,  
So lang nur die Träne noch rinnt,  
Und träumen von schöneren Tagen,  
Die lange vorüber sind.



De bonne heure, quand retentit le chant de l'alouette,  
Je ne me baigne pas dans le regard d'Ellen,  
Je ne poursuis pas le cerf qui fuit à travers la forêt,  
Ne reviens pas avec la rosée du soir ;  
Son joyeux salut ne résonne pas pour moi,  
Je ne peux plus poser le gibier à ses pieds,  
Nous ne connaissons plus les soirées dans la félicité :  
C'en est fini de l'amour et de la vie !

### **À mon cœur** D. 860

Mon cœur ! Tiens-toi tranquille enfin !  
Pourquoi t'agiter de la sorte ?  
C'est le ciel qui le veut ainsi :  
Il faut que je m'éloigne d'elle.

Et même si ta jeune vie  
Ne t'a valu qu'illusions et tourments,  
Si elle a pu du moins lui donner quelque joie,  
C'est bien ainsi, n'en parlons plus !

Si elle ne comprit jamais  
Ni ton amour, ni tes souffrances,  
Au moins tu es resté fidèle,  
Et Dieu, là-haut, l'a reconnu.

Allons, armons-nous de courage,  
Aussi longtemps que couleront nos larmes,  
Et rêvons de jours plus heureux,  
Qui se sont à jamais enfuis.

At early morn, when the lark's song resounds,  
I do not sun myself in Ellen's gaze;  
I do not pursue the fleet deer through the forest,  
And return home with the evening dews;  
No glad welcome meets my ears,  
No more can I lay my game at her feet,  
No more will the evening blissfully waft by:  
Gone, gone are love and life!

### **To my Heart** D860

O heart, be still at last!  
Why do you beat so restlessly?  
For it is heaven's will  
That I should leave her.

And though your young life  
Gave you only delusion and pain,  
As long as it gave her joy alone,  
Then let it be lost to you!

And though she never understood  
Your love and your sorrows,  
Yet you remained faithful,  
And God above recognised that.

Let us bravely bear it  
As long as tears still flow,  
And dream of happier days  
That are long past.

Und siehst du die Blüten erscheinen  
Und singen die Vögel umher,  
So magst du wohl heimlich weinen,  
Doch klagen sollst du nicht mehr.

Geh'n doch die ewiges Sterne  
Dort oben mit goldenes Licht  
Und lächeln so freundlich von ferne  
Und denken doch unser nicht.

17 | **Wandrer's Nachtlid II** D 768  
Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832)

Über allen Gipfeln  
Ist Ruh,  
In allen Wipfeln  
Spürest du  
Kaum einen Hauch;  
Die Vöglein schweigen im Walde.  
Warte nur, balde  
Ruhest du auch.

18 | **Wiederseh'n** D 855  
August Wilhelm Schlegel (1767-1845)

Der Frühlingssonne holdes Lächeln  
Ist meiner Hoffnung Morgenrot;  
Mir flüstert in des Westes Fächeln  
Der Freude leises Aufgebot.  
Ich komm', und über Tal und Hügel,  
O süße Wonnegeberin,  
Schwebt, auf des Liedes raschem Flügel,  
Der Gruß der Liebe zu dir hin.

Quand tu verras les fleurs éclore  
Et les oiseaux chanter leur joie,  
Tu pourras pleurer en secret,  
Mais plus jamais tu ne devras te plaindre.

Car les étoiles éternelles  
Passent au ciel, dans l'or de leurs rayons,  
Et semblent de si loin doucement nous sourire,  
Et de nous, cependant, jamais ne se soucient.

### **Chant nocturne du voyageur II** D. 768

Sur tous les sommets  
Silence,  
Au faite des arbres  
À peine  
Sens-tu la caresse d'un souffle ;  
Au bois les oiseaux se sont tus.  
Patience seulement, bientôt  
Tu reposeras toi aussi.

### **Revoir** D. 855

Le beau sourire d'un soleil printanier  
Est l'aube de mon espoir ;  
Dans le souffle du vent d'ouest j'entends le murmure  
De la douce annonce de la joie.  
Je viens, et, par monts et par vaux,  
Ô tendre dispensatrice de bonheur,  
Sur les ailes rapides du chant,  
Le salut de l'amour vole vers toi.

When you see the blossoms coming out,  
And the birds singing all around,  
Then you may secretly weep,  
But must complain no more.

For the eternal stars above  
Move in golden light  
And smile so kindly from afar,  
Yet spare no thought for us.

### **Wanderer's Night Song II** D768

Over all the hilltops  
There is peace,  
In all the treetops  
You feel  
Scarcely a breath.  
The little birds are silent in the wood.  
Just wait, soon  
You too will rest.

### **Reunion** D855

The spring sun's tender smile  
Is the dawn of my hope;  
In the westerly breezes whispers  
A soft summons to joy.  
I come, and over hill and vale,  
O sweet bestower of bliss,  
On swift wings of song,  
Love's greeting soars to meet you.

Der Gruß der Liebe von dem Treuen,  
Der ohne Gegenliebe schwur,  
Dir ewig Huldigung zu weihen  
Wie der allwaltenden Natur;  
Der stets, wie nach dem Angelsterne  
Der Schiffer, einsam blickt und lauscht,  
Ob nicht zu ihm in Nacht und Ferne  
Des Sternes Klang hernieder rauscht.

Le salut d'amour du fidèle  
Qui, sans le serment d'être aimé en retour,  
A juré de te rendre hommage à jamais,  
Comme à la nature toute puissante ;  
Qui, tel le marin cherchant l'étoile polaire,  
Regarde, solitaire, et écoute pour voir  
Si, dans la nuit et au loin,  
Le son de l'étoile descend jusqu'à lui.

*Traductions : Michel Chasteau  
Sauf 3-10-11-15-18 : Dennis Collins*

Love's greeting from the faithful one  
Who vowed, without promise of requital,  
To pay you eternal homage  
As to almighty Nature;  
Who constantly watches and listens alone,  
Like a sailor for the pole star,  
Waiting for a sound from that star to sweep down to  
him  
Through the far-flung realms of night.

*Translations: Charles Johnston*

## Samuel Hasselhorn - Discography

All titles available in digital format (download and streaming)

FRANZ SCHUBERT

### Die schöne Müllerin

Ammiel Bushakevitz, *piano*

CD HMM 902720

“Il offre une *Belle Meunière* somptueuse autant par le chant que par l’accompagnement pianistique d’Ammiel Bushakevitz.”

– **Classica**

„Hasselhorns unmittelbare, warme, wandlungsfähige Stimme lässt mit Spannung die nächsten Folgen dieser Edition erwarten.“

– **Concerti**

„Zum Hören und immer Wiederhören.“

– **Pizzicato**



**Glaube, Hoffnung, Liebe  
Lieder**

Joseph Middleton, *piano*  
CD HMM 902689



**Urlicht  
Songs of Death  
and Resurrection**

MAHLER, KORNGOLD, ZEMLINSKY, BRAUNFELS...  
Poznań Philharmonic Orchestra, Łukasz Borowicz  
CD HMM 902384



ROBERT SCHUMANN  
**Stille Liebe**  
**Kerner-Lieder, 5 Lieder Op. 40 & Famous Lieder**  
Joseph Middleton, *piano*  
CD HMN 916114



Special thanks to Christa Tonnecker for supporting the Schubert 200 Project

Avec le soutien du Centre national de la musique



harmonia mundi musique s.a.s.

Médiapôle Saint-Césaire, Impasse de Mourgues, 13200 Arles © 2025

Enregistrement : mars 2024, b-sharp, Berlin (Allemagne)

Réalisation : b-sharp

Direction artistique : Philipp Nedel

Prise de son, montage et mixage : Philipp Nedel

Mixage Dolby Atmos : Matthias Erb

Mastering : Martin Kistner

© harmonia mundi pour l'ensemble des textes et des traductions

Photos : © Uwe Arens

Maquette : Atelier harmonia mundi

Imprimé aux Pays-Bas

[harmoniamundi.com](http://harmoniamundi.com)

[samuelhasselhorn.com](http://samuelhasselhorn.com)

[bushakevitz.com](http://bushakevitz.com)

[schubert200.com](http://schubert200.com)

HMM 902747